

Les sentiers de l'Orient. Initiation chez les compagnons du Tour de France

RÉSUMÉ

À partir d'enquêtes de terrain et d'autobiographies de « compagnons », cet article propose de retracer la naissance et l'évolution d'une notion clé du compagnonnage : l'« *Orient* ». Forcée en réaction aux progrès du machinisme au XIX^e siècle, elle a rapidement fait référence à une valeur identitaire : la maîtrise de soi, qui, pour les compagnons, définit l'homme de métier. Les « sentiers de l'Orient » évoquent ainsi le cheminement d'un concept dans la culture compagnonnique ainsi que les voies, techniques et initiatiques, conduisant les apprentis à se réaliser.

Mots-clefs : Compagnonnage. Apprentissage. Initiation.

Nicolas Adell-Gombert
UFR Sciences, Espaces, Sociétés
Université de Toulouse-Le Mirail
5, allées Antonio Machado
31058 Toulouse cedex
nicolasadell@yahoo.fr

Le mot « Orient » est étrange. Comme de nombreux termes propres aux compagnons, il n'a pas de définition précise. Mais il n'a pas non plus suscité, comme le terme de « Devoir », un foisonnement de récits étiologiques, ou un scintillement de discours concernant son sens exact [Icher, 2000 : 36-37]¹. Il renvoie néanmoins généralement aux origines orientales du compagnonnage. Selon les légendes, qui se figent au début du XIX^e siècle, la construction du temple de Salomon à Jérusalem, vers le milieu du X^e siècle avant Jésus-Christ, serait l'acte de naissance de l'institution compagnonnique [Bayard, 1997 : 37-49]. Or de nos jours plus particulièrement, le terme « Orient » est privilégié dans les discours concernant le métier et le savoir technique. Paul M.², compagnon charpentier, m'en parle, et c'est la première fois que

¹. Le mot « Devoir » de l'expression « compagnons du Devoir » est à cet égard exemplaire. Il fait tout à la fois référence au règlement écrit observé par les compagnons, à la morale supérieure à laquelle ils se soumettent, à l'ensemble des rituels secrets de reconnaissance aujourd'hui tombés en désuétude pour la plupart.

². Cette étude est le fruit d'une enquête de terrain (1999-2003) auprès des compagnons de Toulouse. Deux cents entretiens ont été réalisés, dont une trentaine correspondent à des récits de vie. Ce travail s'appuie également sur

j'entend le mot, alors qu'il m'explique la manière dont il faut procéder pour concevoir une charpente : « *Tu sais une charpente, c'est une histoire de triangles. Tu traces tes triangles et tu obtiens tes coupes. Il faut connaître un peu le Trait, mais ce n'est pas très difficile au début. Bon, c'est sûr, si tu veux faire des choses plus compliquées, des lucarnes, des guitardes, des arêtières qui vont dans tous les sens, il faut bien maîtriser le Trait... et avoir un peu d'Orient.* » Il semble que, dans son imprécision même, le sens du mot « Orient » déborde le champ étroit du travail (« Trait » dont il parle, renvoie, comme on le verra, à l'aspect technico-scientifique de l'ouvrage). En « lui » faisant face comme à un nécessaire complément, le compagnon reconnaît l'homme de métier qu'il est, dans sa globalité, et pas simplement le technicien. L'Orient faisant se rencontrer la dimension humaine du travail et son caractère proprement technique, il convient d'une part, de déterminer à quel type de savoir-faire ce terme fait référence ; d'autre part, de se demander si l'Orient y épuise son sens. Après avoir cerné les contours des champs humains et techniques traversés par cette notion, on pourra mettre au jour les mécanismes qui régissent l'articulation de ces deux espaces de référence.

Les « grands partages » : l'Orient et le Trait, l'Orient et la machine

L'apparition même du terme reste mystérieuse. Il n'en est que très rarement fait mention dans les autobiographies de compagnons, et l'on ne possède aucune occurrence du mot avant la Première Guerre mondiale. À ma connaissance, le premier parmi les compagnons à évoquer le terme est Raoul Vergez, compagnon charpentier artisan du renouveau du compagnonnage après la Seconde Guerre mondiale. Né en 1908, il devient compagnon en 1927. Tout en poursuivant son travail de charpentier, il fonde, en 1946, une revue compagnonnique, *La Voix des compagnons*. Dès lors, son goût pour les lettres s'accroît. Il se met à écrire des romans, entièrement consacrés au compagnonnage. Le premier d'entre eux, *La Pendule à Salomon*, publié en 1958, est le plus célèbre. Dans cet ouvrage, il évoque « *l'ouvrier universel de jadis, celui dont les vieux compagnons disaient qu'il possédait "l'Orient et le Trait" [...]*. » Et d'ajouter : « *L'Orient, c'est, en substance, le sens de l'organisation, la pratique ; le Trait, c'est la science classique, la théorie.* » [Vergez, 1995 : 94]. Si les vieux compagnons restaient étrangement silencieux au sujet de l'Orient, ils étaient en revanche largement plus prolixes

un corpus d'autobiographies, parmi lesquelles ont été privilégiées celles du menuisier Pierre Morin [Morin, 1994] et du tailleur de pierre Pierre Jourdain [Jourdain, 1997], ainsi que sur des romans compagnonniques, en particulier : *La Pendule à Salomon* du charpentier Raoul Vergez [1995].

concernant le Trait. Ce dernier possède en effet une longue tradition dans la culture compagnonnique de métier. Au XIX^e siècle, il était considéré comme le « *latin des ouvriers du bâtiment* » [Coornaert, 1966 : 258], qui permettait à l'ouvrier de formaliser sur le papier l'ouvrage à produire. De nos jours, il reste encore essentiellement un code graphique, qui offre la possibilité de représenter en deux dimensions une œuvre qui en comporte trois, et de trouver ainsi les angles et la forme des coupes des pièces qui constitueront l'objet. Le trait n'est pas une vue en perspective, mais un aplatissement des formes. Il est aussi bien utilisé pour les ouvrages d'entraînement de petites dimensions, que pour des réalisations d'envergure, à taille réelle. Mais le Trait n'avait pas pour autant, au XIX^e siècle, le statut de science que lui confère Raoul Vergez. Mieux, les compagnons rejetaient son caractère scientifique. « *Aucun langage scientifique : c'est la géométrie descriptive d'avant Monge³, expliquée dans la langue que Pascal enfant s'était forgée à son usage* », précisait l'un d'entre eux [cité in Coornaert, *op. cit.* : 258]. Or, l'entrée de l'Orient dans le champ lexical du compagnonnage a fait passer le Trait du statut de *technè* à celui d'*epistémè*, ainsi qu'en témoignent les propos du charpentier Vergez. De cette façon, ce renversement permet de situer de façon plus précisément l'Orient dans le champ des savoirs compagnonniques. Il gravite incontestablement dans l'orbite des savoir-faire, en tant que contrepoint du Trait élevé à la dignité de science. Puisque l'expression « savoir-faire » remarquons cependant qu'elle peut renvoyer à des réalités différentes. En premier lieu, Elle peut désigner un ensemble de compétences destinées à l'accomplissement d'une production précise. Le savoir l'emporte sur le faire, rejoignant le sens du Trait. En second lieu, elle se rapporte à la capacité de l'homme de métier à maîtriser l'acte technique, depuis son déclenchement, jusqu'au dosage de la force à appliquer. Enfin, le savoir-faire peut être simplement réduit aux tours de main, à l'aptitude à exercer le geste adéquat⁴. L'Orient des compagnons oscille entre ces deux derniers sens du savoir-faire : maîtrise de l'action dans son ensemble et souci du geste particulier, mais toujours fermement ancré dans la *pratique* du métier. Et cet entre-deux permet, sinon de comprendre l'Orient, en tout cas de proposer une hypothèse quant à sa raison d'être.

Il faut bien voir que le champ investi par cette notion (la maîtrise générale et particulière de l'action technique), est précisément celui où se sont insérés, de la façon la plus évidente, les effets de la mécanisation. L'espace de l'Orient, dans ses premières définitions, est devenu un espace envahi par les machines, surtout à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. Vers

³. Gaspard Monge (1746-1818) était un mathématicien qui inventa la géométrie descriptive, c'est-à-dire une méthode de représentation plane des figures en trois dimensions.

⁴. Pour une analyse plus détaillée de ces différentes significations, on peut renvoyer aux Actes du colloque de Royaumont de 1987, notamment, à l'introduction d'Alain Morel [Actes du colloque de Royaumont, 1989].

1870, Denis Poulot, un patron mécanicien de Paris, prend acte de cette évolution : « *Avant la révolution de 1848, les machines jouaient un rôle très modeste dans le façonnement des pièces ; l'ouvrier était obligé d'apporter dans le travail plus de savoir-faire proprement dit qu'il n'en faut avec l'outillage perfectionné et développé actuel.* » [Poulot, 1980 : 225]. Même si chaque métier garde une spécificité indéniable dans son rapport à l'intrusion du machinisme, on peut estimer globalement que l'entrée massive des machines, et des machines-outils en particulier, dans le monde du travail se situe vers 1880-1890 [Perrot, 1996 : 485]. La maîtrise du geste technique n'est plus une compétence prioritairement recherchée chez l'ouvrier, puisque la machine-outil s'en charge à la perfection et plus rapidement. Si certains ont vu d'un bon œil l'arrivée des machines, censées affranchir l'homme des forces de la Nature [Grave, 1898 ; Kropotkine, 1999], le sentiment généralement partagé est celui d'un rejet, la mécanisation étant perçue comme « *une arme de guerre contre ces môles de résistance que sont les ouvriers de métier.* » [Perrot, 1978 : 352]. Car l'ouvrier de métier — dont le compagnon serait la forme superlative —, le seul à avoir su conserver son identité corporative et ses savoir-faire, malgré la législation anti-associative de la Révolution et la rationalisation croissante du travail [Sewell, 1983 : 265-266], cet ouvrier-là voit, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, fondre sur lui les effets de la division du travail et de la parcellisation des tâches. Les valeurs qui fondaient son identité de travailleur (le tour de main, la maîtrise globale de l'ensemble du procès de production), se désagrégeaient subitement. Il s'agit là, certainement, d'une des causes principales du net déclin des compagnonnages au début du XX^e siècle.

Pris dans cette perspective, l'Orient apparaît comme l'outil idéologique de résistance, trouvé par les compagnons, face à l'intrusion des machines dans un espace porteur de l'identité de l'homme de métier. Il reflète une « *idéologie défensive de métier* », paroxysme de la « *stratégie collective de défense* », quand plus aucun espoir n'est envisageable [Dejours, 1998 : 127]. Et en effet, il apparaît clairement aux compagnons des premières décennies du XX^e siècle, que le processus de mécanisation est irréversible. Raoul Vergez, le « découvreur » de l'Orient, reçu compagnon en 1927, écrit, en préambule de son roman : « *Notre époque prétend arracher des métiers la "peine physique". J'ai voulu montrer qu'aucun travailleur ne peut accéder à la maîtrise, sans souffrance et sans efforts.* » [Vergez, *op. cit.* : 9]. Le compagnon Vergez, dit « Béarnais l'Ami du tour de France », présente là le traditionnel refus de l'inéluctable, mais également la nécessité de conserver la « maîtrise » comme valeur fondamentale de l'homme de métier, vu par le compagnonnage. En ce sens, le choix du mot « Orient » n'est pas anodin. Exhalant le parfum des origines, celui des pierres du temple de

Salomon, il connote l'idée d'une assise pluriséculaire de cette organisation ouvrière, qui serait donc indéracinable malgré les essartages intensifs du moment. En ce sens, l'Orient est davantage que le simple contrepoint du Trait dans la sphère technico-scientifique du métier. S'il n'était que l'instrument d'une résistance illusoire face aux progrès de la mécanisation⁵, sa vacuité n'aurait eu d'autre conséquence que son échec. Or, l'usage qu'en font les compagnons dans leurs discours actuels suffit à démontrer sa solide efficacité : « *L'Orient, c'est du bon sens. C'est quand tu trouves la solution avant de voir le problème. Si tu veux, c'est quand tu maîtrises le métier, quand tu ne te laisses pas bouffer par lui... L'Orient, c'est la maîtrise de soi* » (compagnon charpentier). Ce glissement imperceptible de la résistance au machinisme à la maîtrise de soi nous laisse entrevoir les formes de l'articulation entre technique et construction de l'homme de métier chez les compagnons.

Le chemin vers l'Orient : longue route et voie expresse

Que l'Orient soit une forme de résistance ne signifie pas qu'il se soit construit à l'origine en dehors du champ qu'il rejetait : il s'est au contraire complètement immiscé dans l'espace de la mécanisation, usant de la ruse de l'intelligence face aux nouvelles modalités du travail. L'Orient rejoint là le champ de la *mètis* des Grecs [Détienne, Vernant, 1978]. Il témoigne concrètement et d'une façon plus générale, de la capacité que l'on a de déployer un florilège d'astuces pour remédier aux difficultés rencontrées dans l'exercice du métier.

Les récits autobiographiques de compagnons du XX^e siècle évoquent à de nombreuses reprises l'apprentissage de ces ruses de l'intelligence : « *Il y avait des tas de combines dont il ne m'expliquait pas les raisons, mais le résultat était toujours juste* », affirme le menuisier Pierre Morin [Morin, 1994 : 10-11]. Un tailleur de pierre, Pierre Jourdain [1997 : 141] s'attarde, lui aussi, sur ces tours de main dévoilés par certains ouvriers qui lui permettent de se sortir de situations délicates, même s'il ne « *faut pas être trop exigeant sur les normes de sécurité !* » [Jourdain, *op. cit.* : 189-190]. L'Orient s'inscrit essentiellement dans le système des « *conflits de critères* » du type vitesse/précision, qualité/quantité, coût/efficacité, mis en valeur par la psychologie cognitive [Leplat, 1982]. Le témoignage de Pierre Morin met en exergue l'opposition production/sécurité. Mais il révèle surtout le conflit latent entre l'homme de métier et l'ouvrier-bras, entre le maître du procès de production et l'exécutant. Il faut savoir

⁵. Il ne faudrait pas considérer les compagnons comme réfractaires aux progrès techniques, bien au contraire. Ils ont toujours eu le souci de s'adapter, mieux, d'être à l'avant-garde technique de leur métier. D'Eugène Milon, chef de chantier de Gustave Eiffel, aux apprentis tenus de suivre des cours de DAO (Dessin Assisté par Ordinateur), le même souci « *d'être avec son temps* » est à l'œuvre [Icher, 1999 : 484-485].

s'écarter de « *l'organisation prescrite du travail* » [Dejours, *op. cit.* : 32-33]. C'est d'ailleurs ce détournement qui permet au menuisier de corriger une erreur qui semblait irrémédiable : « *Le tour est joué. On n'y verra que du feu* » [Morin, *op. cit.* : 170]. Tromperie vis-à-vis des compagnons qui acceptent difficilement les retouches, l'ouvrage devant être réalisé une fois pour toutes, le « tour » reste néanmoins une prouesse technique. Il est une ruse de l'intelligence qui suscite l'admiration.

Mais, pour les compagnons, cette vertu ne s'acquiert pas seulement par l'observation attentive des autres ou par la pratique quotidienne du métier. Ce serait lors du rite de « Réception »⁶ que le futur compagnon en prendrait véritablement possession. Il y a un partage, au sein même du compagnonnage, entre ceux qui possèdent des « tours » et les autres, entre les hommes « à *métis* » et les autres. De façon explicite se joue réellement, durant le rite, la maîtrise de soi, « *cette vertu que nous sommes censés acquérir la nuit de notre Réception de Compagnon* » [Jourdain, *op. cit.* : 341]. On décèle facilement ici la « *magie performative* » du rite initiatique [Bourdieu, 1997 : 125-126]. Entre une maîtrise de soi qui se constitue patiemment et au terme d'un apprentissage exigeant par sa durée, et cette même vertu qui s'acquiert en une nuit initiatique est donc lancée la passerelle unissant la formation de l'homme de métier et la construction du compagnon. À une époque où l'identité des gens de métier était menacée, l'Orient a révélé, ce rapport ténu, qui persiste au travers du processus initiatique à l'œuvre. Le compagnon, institué au moment du rite de la Réception, se construit en amont, en franchissant d'insensibles passages qui mettent en cause à tout moment sa faculté à posséder de l'Orient — de la maîtrise de soi. En ce sens, le rite ne fait que marquer l'une des étapes, essentielle certes, d'une transformation plus globale. L'objet est ici de rendre compte de l'épaisseur du processus, que la présence des rites a tendance à aplatir [Calame-Griaule, 1987 : 15-16]⁷.

Premier itinéraire de découverte : sécurité de la tradition

⁶. Passé le temps de probation d'une année environ, ayant franchi le rite dit d'Adoption, l'apprenti devient aspirant. Débute alors, pour lui, le tour de France, effectué durant un nombre d'années, variable selon les corporations, au bout duquel il demande à être reçu compagnon. Pour l'occasion, il présente un ouvrage réunissant l'essentiel des difficultés du métier : le chef-d'œuvre. Après examen de ce travail, les compagnons organisent la cérémonie de Réception proprement dite au cours de laquelle il est révélé au récipiendaire le sens de certains symboles et lui sont notifiés les droits et les devoirs du compagnon. Un nouveau nom lui est attribué (Raoul Vergez est dit « Béarnais l'Ami du Tour de France »), ainsi qu'un ruban de couleur et une canne.

⁷. Geneviève Calame-Griaule a fait remarquer que l'initiation est d'abord un long processus. Les rituels, quand ils existent, ne font qu'accompagner une transformation, canaliser un enjeu.

La découverte de l'Orient —formalisation de la maîtrise de soi—, est étroitement corrélée aux progrès du machinisme industriel. Que son apprentissage se déroule dans le cadre privilégié de l'atelier, n'a donc rien pour surprendre. Cependant, deux situations bien définies au sein de cet espace donnent sens à l'initiation à l'Orient : l'utilisation d'outils obsolètes et le maniement de machines à risques. Ces dernières ont entraîné la disparition de certains outils manuels et ce remplacement a motivé l'émergence de l'Orient. En allant de l'ancien outil à la machine, chaque apprenti revient sur les pas qui ont conduit à l'apparition de cette notion, et l'entraînent à le redécouvrir .

Pourquoi, chez les charpentiers, apprendre à se servir d'une bisaiguë⁸ quand il existe maintenant des mortaiseuses électriques ? De plus, si le compagnon n'en possède pas, car c'est une acquisition onéreuse, il effectuera la plupart du temps ses mortaises au ciseau à bois. En somme, la bisaiguë n'appartient plus à la panoplie du charpentier contemporain. Se joue donc, dans son utilisation, la perpétuation de la tradition et, au-delà, dans cet apprentissage symbolique, l'initiation au métier. « *Notre tradition nous oblige, nous devons transmettre l'héritage de nos pères* », dit une maxime chère aux compagnons [Icher, 1999 : 440]. La transmission est l'une des clés de la culture compagnonique, car il ne s'agit pas de transmettre seulement un savoir-faire professionnel, mais aussi « *un système de valeurs* » [Guédez, 1994 : 84] dont l'Orient fait partie. Savoir-faire et savoir-être sont étroitement imbriqués dans la situation d'apprentissage. Mais on ne peut réduire l'un à l'autre. Si la maîtrise de soi conditionne en grande partie l'habileté manuelle et permet d'exploiter des compétences techniques, elle se situe néanmoins dans un autre champ. Les astuces du métier, les tours de main se naissent, pour l'essentiel, du phénomène de catachrèse⁹ des outils utilisés [Faverge, 1980], moments clés lors de l'apprentissage du métier : « *c'est par de faibles dépassements, grâce à la valeur extensive de l'outil, au fait qu'on peut limer avec un couteau et marteler avec une paire de tenailles, que le groupe acquiert de nouveaux éléments techniques.* » [Leroi-Gourhan, cité in Mouret, 1993 : 10] C'est dans l'usage extensif, le détournement de la fonction première de l'outil, que le savoir-faire de l'ouvrier s'élabore.

Or, les compagnons utilisent précisément le processus inverse pour transmettre un savoir-être, initier à l'Orient. Quand les charpentiers se servent de la bisaiguë devant de jeunes apprentis, il s'agit d'enseigner des tours de main, de faire la démonstration d'une habileté technique, mais pas seulement. Car l'usage d'un outil aussi détaché que la bisaiguë du contexte

⁸. Outil traditionnel des charpentiers servant notamment à creuser les mortaises pour des assemblages importants.

⁹. Terme de linguistique évoquant un manque de vocabulaire pour désigner certains objets (le « bras » du fauteuil par exemple). Jean-Marie Faverge a proposé d'utiliser ce mot pour exprimer l'usage extensif de certains outils.

technique actuel engage également la transmission d'une culture et des valeurs qu'elle véhicule, dans ce qui est véritablement une initiation au métier. Mais tout instrument ne peut être un agent de l'initiation. Le choix de la bisaiguë ne semble pas aléatoire. Elle n'est pas un outil polyvalent, au même titre que le marteau ou la scie. Elle a une fonction très précise : creuser des mortaises destinées à assurer la solidité de l'assemblage des éléments de la charpente. Elle reste donc exclusivement un outil de charpentier. Ce n'est pas le cas du marteau ou de la scie, utilisés par plusieurs autres corps de métiers. On avancera, à juste titre, que le menuisier doit également fabriquer des tenons et creuser des mortaises pour constituer ses assemblages. Cependant, étant donné l'échelle réduite à laquelle ce dernier opère, la bisaiguë ne lui est d'aucun secours, ne pouvant produire que de larges et profondes entailles dans le bois. D'une certaine manière, elle relève de la nature plus que de l'art ou de la technique si l'on suit Aristote dans *la Politique* : « *La nature ne procède pas mesquinement comme les couteliers de Delphes dont les couteaux servent à plusieurs usages, mais pièce par pièce, le plus parfait de ces instruments n'est pas celui qui sert à plusieurs travaux mais à un seul* » [cité dans Canguilhem, 1952 : 143]. Parce qu'elle est un outil « naturel » incomparable, la bisaiguë n'admet pas l'extension de son usage. Plus exactement, sa seule extension possible pour les charpentiers est son usage symbolique¹⁰. Or, il s'agit là plutôt d'une intensification de sa valeur, surinvestie qu'elle est sur le plan de la signification. Les compagnons savent que la bisaiguë est bonne à penser. C'est pourquoi, de tous les outils, elle est, le plus à même de véhiculer un concept aussi fondamental que l'Orient.

Les séances de bisaiguë ne sont pas programmées. Elles dépendent de la bonne volonté d'un Ancien, compagnon retiré de la vie active, qui accepte d'effectuer la « démonstration ». Si ce dernier apprend au jeune à tenir l'outil, la position idéale du corps pour éviter la fatigue, les mouvements les plus rentables, l'essentiel se situe sur un autre plan. On parle du métier, ce qu'il était et ce qu'il est devenu, mais aussi de la force physique nécessaire pour faire un bon charpentier, des obstacles dans le travail et dans la vie en général, de l'Orient. Un ensemble hétéroclite de conseils, de tranches de vie, de blagues aussi, se trouve concentré en un moment extraordinaire, où se joue la transmission d'un savoir-faire obsolète. L'Orient se dissout dans cet ensemble, qu'il sous-tend pourtant de bout en bout. Il en est rarement question de façon directe. L'Ancien met moins en lumière une notion, qu'il ne pointe une zone d'ombre. L'Orient ne s'enseigne pas, il se découvre. Et, pour ce faire, il doit être appréhendé comme une possibilité dans la formation, facultative en théorie, nécessaire dans

¹⁰. Aux côtés de l'équerre et du compas, symboles communs à l'ensemble des compagnonnages, la bisaiguë sert entre autres à décliner l'identité des compagnons charpentiers.

les faits. Aussi les séances de bisauiguë n'ont-elles en réalité pas d'autre objectif que ce « *trait fondamental de l'apprentissage* [consistant] *en une zone proximale de développement* » [Vygotski, 1985 : 122], c'est-à-dire un ensemble des questions soulevées, mais laissées en friche dans le cadre de l'apprentissage [Clot, 1998 : 34-37] : l'apprenti est convié à apprendre par lui-même, à incorporer de façon positive un savoir, qu'on ne lui inculque pas, mais qu'on lui donne l'impression, à peine effleuré, de découvrir, et qu'il aurait pu ignorer. La littérature orale et les contes populaires n'enseignent pas autre chose que l'importance de la découverte par soi-même dans l'acquisition du savoir¹¹. Un garçon instruit cache son éducation au maître qui l'engage, et profite de l'absence de ce dernier pour en apprendre les secrets. La ruse et le vol ne sont finalement que les formes radicales d'une acquisition personnelle de la connaissance.

Second itinéraire : les dangers du monde moderne

Les contes ne nous disent pas plus ce qu'il faut faire contre le « vol du savoir », que pour le prévenir (ce qui s'avère impossible). Mais ils posent souvent la question : une fois le secret volé, comment garder un sens à son existence ? C'est tout le problème posé par la mécanisation aux compagnons¹². Face à ce phénomène, ces derniers ont mis en avant l'Orient, notion difficile à cerner, impossible à traduire en données mécaniques ou numériques (une machine n'a pas d'Orient). Mais trouver une solution globale est une chose, la mettre en application en est une autre. En effet, comment répondre au défi lancé quotidiennement, concurrence oblige, par l'utilisation des machines-outils ? En somme, de quelle manière les machines sont-elles intégrées dans la culture compagnonnique de métier ? Et jusqu'à quel point l'Orient peut-il supporter que le travail du doigt et de l'œil impliqué par les machines [Verret, 1999] remplace celui de la main et du corps entier ?

Dans les ateliers de la Fédération compagnonnique de Toulouse, les machines occupent un espace séparé par un rideau de lames plastifiées. On peut voir à l'œuvre deux types d'espace obéissant chacun à une logique distincte : l'un où agit la culture de métier, l'autre, véritable fief de la culture technicienne. Cependant, les pratiques et les comportements que l'on peut y observer invitent à nuancer ce tableau schématique. Les cloisons sont poreuses. Capacité et

¹¹. Les variantes du conte-type 325, « l'apprenti magicien », de la classification d'Aarne et Thompson l'exposent parfaitement.

¹². Concernant le « vol du savoir » par les machines, cf. : [Lucas, 1989].

maîtrise de soi, non seulement se retrouvent dans le travail à la machine, mais encore y sont nettement mieux explicitées que dans l'espace du travail à la main.

Les normes de sécurité sont affichées, bien que peu respectées, comme si le fait de placarder les posters de la revue *Travail et Sécurité* dédouanait les apprentis de leur responsabilité personnelle. Ces normes, prescrites par le code du travail, sont présentées comme des entraves à la pratique ou bien négligées sans raison particulière : « *En ce temps, les protections n'existaient pratiquement pas, ou bien on ne s'en servait guère* » [Morin, *op. cit.* : 46]. Le flou dans l'affirmation, l'hésitation de Pierre Morin, le menuisier, témoignent de cette difficulté à justifier les risques encourus. Le conflit de critères productivité/sécurité montre là ses limites. Le fait de négliger la sécurité n'est pas toujours motivé par le désir de produire plus.

Toutefois, il est vrai qu'au début des années trente, époque des propos du menuisier, les protections étaient minimales et peu nombreuses. Mais elles existaient. On était alors en droit d'imaginer, qu'étant donné les conditions de travail et la rareté des moyens de sécurité, leur acquisition et leur utilisation auraient pu en faire des éléments de prestige. Mais ce choix comportemental ne correspondait pas aux critères culturels du métier, et au-delà, à la recherche de la maîtrise de soi qui impose nécessairement une remise en question, une expérimentation de ses propres limites. En ce sens, l'Orient est une donnée essentiellement moderne. La maîtrise de soi trouvant à se construire et à s'exprimer dans l'épreuve et le risque, manifeste la quête d'un sens au sein de la modernité [Le Breton, 2000 : 176-177]. Dans cette perspective, les compagnons ont intégré les machines en leur conférant la fonction arbitraire et officieuse de moyen de production d'hommes capables. À Royan, Pierre Morin qualifie un compagnon de « *champion* » pour avoir derrière lui « *vingt ans de toupie sans une égratignure !* » [Morin, *op. cit.* : 125]. Victoire d'un homme sur la machine et ses dangers, victoire d'un homme sur les autres, car tout le monde ne peut pas en dire autant. Le travail à la machine n'implique pas une disparition de l'homme au travail. Il confère une autre dimension aux rapports intersubjectifs [Clot, 1998 : 249-251]. C'est dans cet espace que s'est engouffré l'Orient.

Mais la victoire face à la machine n'est pas toujours évidente. Pierre Morin, de retour au domicile familial après un accident à la dégauchisseuse, surprend, au sujet de cette blessure, une conversation entre ses parents : « *Tu vois, ton fils est parti il y a quatre mois, c'était un gamin, il retourne aujourd'hui, c'est un homme.* » [Morin, *op. cit.* : 49]. Entre la construction de l'homme de métier et l'initiation à la virilité, des liens étroits se tissent, sans toutefois que les deux domaines se recouvrent entièrement. Entre le « *champion du métier* » et le « *c'est un*

homme », il existe un écart irréductible. Ainsi, quand l'Orient semble se dérober, sous l'effet de la blessure et de la souffrance qu'elle implique, les discours sur l'accès à la virilité prennent le pas sur ceux concernant la maîtrise du métier.

Pour un bilan : permanences et mutations

Les itinéraires empruntés par l'Orient nous ont clairement transporté du champ de la technique à celui de l'initiation. L'invention du terme, issu des progrès de la mécanisation, évoque une réaction des hommes de métier devant la figure envahissante de l'ouvrier-bras et du polytechnicien qu'implique le développement du machinisme dès le départ et que confirme « *l'organisation scientifique du travail* » de Taylor. L'enjeu global, face à « *l'organisation scientifique du travail* » de Taylor, est alors de défendre les spécificités humaines au travail au sein de la civilisation des machines [Norman, 1992], tout en recoupant, nous l'avons vu, la notion fondamentale de maîtrise de soi. Dispersée dans l'ensemble des pratiques du métier, sous-tendant tous les codes du savoir-être, efficace car invisible et omniprésente, elle ne requérait pas *a priori* de formalisation. L'emprise du machinisme a contraint les compagnons à la mettre en avant. Cette fameuse maîtrise forme le cœur de l'Orient, même si ce dernier ne s'y résume pas complètement. Les ruses du métier, l'habileté en sont également des composantes essentielles. L'on est bien obligé de reconnaître qu'il est impossible d'en donner une définition précise, mais simplement d'en cerner les contours. C'est d'ailleurs dans la mise en place conjointe du mot et de son sens insaisissable que réside son efficacité.

L'Orient a ainsi pu devenir un élément explicite dans l'éducation compagnonnique, le moteur avoué du passage au statut d'homme de métier. Et c'est au cœur même de ce qui constituait en apparence le plus grand danger pour la culture traditionnelle du métier, les machines, que les compagnons ont élaboré les codes d'une initiation des jeunes apprentis. Car l'impossibilité de définir exactement l'Orient fait de sa recherche une initiation, marquée certes par des franchissements de seuils (comme le rituel de Réception), mais toujours poursuivie. Les remises en question permanentes, les interminables compétitions entre apprentis font de l'initiation un cheminement sans fin. Tout le potentiel d'adaptation des compagnons au changement technique, capables de transformer leur système de valeurs, d'inventer un concept sans le préciser totalement, s'exprime au travers de cette notion et explique également leur étonnante vivacité actuelle.

Références bibliographiques

Actes du colloque de Royaumont, 1989, *Cultures du travail*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

BAYARD Jean-Pierre, [1977], 1997, *Le compagnonnage en France*, Paris, Payot.

BOURDIEU Pierre, [1982], 1997, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.

CALAME-GRIAULE Geneviève, 1987, *Des cauris au marché*, Paris, Mémoires de la Société des Africanistes.

CANGUILHEM Georges, 1952, *La Connaissance de la vie*, Paris, Hachette.

CLOT Yves, [1995], 1998, *Le travail sans l'homme ? Pour une psychologie des milieux de travail et de vie*, Paris, La Découverte.

COORNAERT Émile, 1966, *Les compagnonnages en France du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Les Éditions ouvrières.

DEJOURS Christophe, 1998, *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Le Seuil.

DÉTIENNE Marcel, Jean-Pierre VERNANT, [1974], 1978, *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, Paris, Flammarion.

FAVERGE Jean-Marie, 1980, « Le travail comme activité de récupération », *Bulletin de psychologie*, XXXIII/334 : 203-206.

GRAVE Jean, 1898, *Le machinisme*, Paris, Temps Nouveaux, VI.

GUEDEZ Annie, 1994, *Compagnonnage et apprentissage*, Paris, PUF.

ICHER François, 1999, *Les compagnonnages en France au XX^e siècle. Histoire, mémoire, représentations*, Paris, Jacques Grancher.

— 2000, *Le compagnonnage*, Paris, Desclée de Brouwer.

JOURDAIN Pierre, 1997, *Voyage dans l'île de Moncontour*, Paris, Librairie du compagnonnage.

KROPOTKINE Pierre, [1910], 1999, *Champs, usines et ateliers*, Paris, Phénix Éditions.

LE BRETON David, 2000, *Passions du risque*, Paris, Métailié.

LEPLAT Jacques, 1982, « Le terrain, stimulant (ou obstacle) au développement de la psychologie cognitive ? », *Cahiers de psychologie cognitive*, II/2 : 116-130.

LUCAS Yves, 1989, *Le Vol de savoir, techniciens de l'aéronautique et évolution des technologies*, Lille, PUL.

MORIN Pierre, 1994, *Compagnon du Devoir au XX^e siècle*, Paris, Librairie du compagnonnage.

MOURET Jean-Noël, 1993, *Les outils de nos ancêtres*, Paris, Hatier.

NORMAN Donald A., 1992, *Things That Make Us Smart. Defending Human Attributes in the Age of Machine*, Reading MA, Addison Wesley.

PERROT Michelle, 1978, « Les ouvriers et les machines en France dans la première moitié du XIX^e siècle », *Recherches*, 32/33 : 349-370.

— [1979], 1996, « Techniques de production et facteurs humains », in Maurice Daumas (dir.), volume V, *Histoire générale des techniques*, Paris, PUF : 475-560.

POULOT Denis, [1872], 1980, *Le sublime, ou le travailleur comme il est en 1870 et ce qu'il peut être*, Paris, Maspero.

SEWELL William H., 1983, *Gens de métier et révolution. Le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848*, Paris, Aubier.

VERGEZ Raoul, [1957], 1995, *La pendule à Salomon*, Paris, Garnier.

VERRET Michel, [1982], 1999, *Le travail ouvrier*, Paris, L'Harmattan.

VYGOTSKI Lev S., [1934], 1985, « Le problème de l'enseignement et du développement mental à l'âge scolaire », in Jean-Paul Bronckart, Bernard Schneuwly, *Vygotski aujourd'hui*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé : 95-117.